

Jacques Blais, *Présence d'Alain Grandbois*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des Lettres québécoises », 1974, 260 p.

André Brochu

---

Volume 8, Number 1, avril 1975

Littérature québécoise et américanité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500367ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500367ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Brochu, A. (1975). Review of [Jacques Blais, *Présence d'Alain Grandbois*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des Lettres québécoises », 1974, 260 p.] *Études littéraires*, 8(1), 173–176. <https://doi.org/10.7202/500367ar>

---

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

rôle éminemment révolutionnaire». On voit *éminemment* sur quelles bases idéologiques se fonde le projet de cette étude. Il est abondamment *sous-entendu*, sinon soutenu, par tout un arsenal de citations en épigraphe qui en dit long sur sa nature : Teilhard de Chardin, (à répétition) Aristote, Schopenhauer, Raymond Aron. Nous voilà, en effet, en bonne compagnie pour qu'on nous parle de « classes sociales » ! Celles-ci n'y seront jamais considérées comme des regroupements formés sur leur caractère économique, mais sur des impressions vagues, des clichés, pour tout dire : des occultations de la nature réelle des *classes sociales*. Les auteurs deviennent tout fébriles, par exemple, en nous apprenant que les paysans de l'ancien régime étaient de véritables « petits gentilhommes », s'autorisant, pour ce faire, d'une citation de Montcalm. C'est pas bien, ça ? Et à l'avenant, de nous élargir la notion de « classes sociales » jusqu'à lui faire désigner la nation tout entière, procédé bien connu de la bourgeoisie, surtout dans sa phase ascendante, pour présenter comme étant l'intérêt de tous ce qui n'est en réalité que son intérêt propre. L'intérêt de ce livre réside donc moins dans son analyse du phénomène des classes sociales (puisque d'analyse il n'y a pas même l'ombre) que dans la tentative qu'il constitue de donner à la bourgeoisie montante du Québec sa justification historique. Il aura, à ce titre, contribué à la formation de l'idée que la bourgeoisie se fait d'elle-même, de ses assises historiques et de son projet. Marx n'a-t-il pas dit que la bourgeoisie était « éminemment révolutionnaire ». Attendons donc la « révolution » de notre bourgeoisie...

Ajoutons, pour couronner le tout, que la forme de ce livre est, comme

ses épigraphes, pour le moins significative : *questions — réponses*, comme dans le petit catéchisme... Décidément, Teilhard de Chardin avait bien du mérite, mais ce n'est pas avec la *Messe sur le Monde* qu'on analyse les formations sociales, surtout lorsqu'on prétend les dénoncer ou les *changer*. Voilà donc un livre qui ne *change* rien, sinon dans le sens contraire de son titre abusif.

Jean-Marcel PAQUETTE

Université Laval



Jacques BLAIS, **Présence d'Alain Grandbois**, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des Lettres québécoises », 1974, 260 p.

Au lendemain de la mort du poète, nul livre n'est plus propre à rappeler son souvenir que celui qui, par son titre, évoquait d'avance une « présence » irréductible, malgré le silence austère et sans concession où déjà elle s'enveloppait. Depuis toujours, c'est par la seule parole de feu de ses poèmes et de ses récits que Grandbois, être de voyage et d'exil, est parmi nous. Lui qui aurait pu poser, comme Hemingway ou Malraux, à l'aventurier ou au témoin de rares destinées humaines, il s'est constamment effacé, avec une modestie sans feinte, devant le message essentiel de son œuvre.

Cette modestie, nous la retrouvons aussi dans le livre de Jacques Blais. Le temps n'est pas venu de réinterpréter une œuvre encore actuelle et que les commentateurs existants, souvent attentifs et pénétrants, n'ont cependant pas réussi à circonscrire dans sa totalité. Une synthèse s'imposait, ainsi que la cueillette de données concernant une vie trop mal connue.

Cette tâche, Jacques Blais l'a accomplie avec le sérieux, la patience et la ferveur d'un de ces chercheurs, trop rares hélas, qui s'emploient à l'instauration d'une tradition universitaire québécoise.

Destinée d'abord à la télévision universitaire, cette « introduction à la vie et à l'œuvre d'Alain Grandbois » (Avant-propos, p. VII), accompagnée d'une précieuse documentation iconographique, conjugue principalement deux démarches : l'approche biographique et une analyse qu'on pourrait qualifier, en gros, de thématique. On se souvient, peut-être, des débats qui, il y a quinze ou vingt ans, dressaient les uns contre les autres les partisans de l'histoire littéraire et ceux de l'analyse immanente des textes (ou, plus précisément, des formes du contenu des textes). La complémentarité des perspectives est apparue depuis lors, et le présent ouvrage illustre de façon probante ce que chacune a gagné à son contact avec l'autre. Les deux premiers chapitres, qui rappellent l'enfance et les voyages du poète, nous proposent une représentation du vécu tout aimantée par la compréhension de l'œuvre. Lorsque la lecture des paysages ou des événements traversés par l'auteur semble menacée par l'arbitraire d'une vision quelque peu téléologique, la citation d'un témoignage de Grandbois vient toujours fort à propos nous convaincre de son bien-fondé. Du « lac Clair » à « l'île d'or » se dessine une continuité biographique qui trouvera son écho dans les constantes de l'imaginaire poétique.

Entre la jeunesse de Grandbois et les somptueux recueils de la maturité, se situent les ouvrages de prose, trop souvent négligés par la critique. Jacques Blais présente sur eux quelques aperçus décisifs. Lui qui avait su lire

l'œuvre à travers la vie de l'auteur était sans doute mieux armé que quiconque pour dégager, à travers ces écrits où Grandbois apparemment s'efface derrière le document historique (*Né à Québec*) ou une narration première (*Les Voyages de Marco Polo*), les modulations essentielles d'un imaginaire personnel. C'est ainsi que, dans les deux livres, Blais retrace l'alternance des moments de rigueur et des instants de grâce qui scandent une même aventure, celle de la réalisation d'un rêve d'enfance dans « un monde hostile où triomphe la force » (p. 48). L'inventaire judicieux des thèmes est étayé d'une étude stylistique qui révèle une attention précise et fine à certaines dimensions du langage littéraire qui échappent aux approches trop analytiques.

Bien documenté sur l'accueil réservé aux œuvres de Grandbois, Jacques Blais ne résiste pas au plaisir de citer un texte particulièrement odieux de Pierre-Elliott Trudeau : « *Les Voyages de Marco Polo* : Ouvrage que tout homme cultivé se doit d'avoir dans sa poubelle. Et les boueurs, au nombre des pages découpées, pourraient apprécier la complaisance du lecteur. » Un tel jugement permet plutôt d'apprécier l'incompétence, en matière de culture québécoise, du grand Canadien.

L'étude d'*Avant le Chaos* offrait l'occasion de pénétrer plus avant dans la connaissance de l'auteur et de l'œuvre. Jacques Blais y fait d'intéressantes remarques sur la femme et l'amour : « L'amour n'est possible que si la femme est inaccessible, interdite ou absente. » Il relève, dans plusieurs récits, l'existence de triangles (à sommet féminin unique) et signale, dans son étude de « Grégor », la recherche de la mère en la femme aimée. Ces indications auraient pu bénéficier

d'un éclairage psychocritique, mais Blais a négligé d'y recourir, sans doute de propos délibéré. On n'en use pas avec Grandbois comme avec un Victor-Lévy Beaulieu, dont l'œuvre se prête avec plus de complaisance à de telles enquêtes. Et puis, Grandbois n'avait peut-être pas tort d'affirmer : « J'assiste aujourd'hui à l'écroulement d'un monde que j'aimais, que je chérissais, qui était meublé de grâce et de souvenirs, parmi lequel on pouvait rappeler la mémoire de sa mère, avec émotion et tendresse, sans être taxé de monsieur à la nature inquiétante et parler de son père avec éloges sans surprendre certains sourires, chez des êtres qui ont mal interprété ou digéré les œuvres des faux disciples de Freud... » (cité p. 197).

Amorcée dans le chapitre IV (« Le Livre d'Hankéou »), l'étude des recueils poétiques de Grandbois est, comme il se doit, le plat de résistance de l'ouvrage. L'auteur s'attache surtout à montrer la progression thématique, depuis *les Îles de la nuit* jusqu'à *l'Étoile pourpre* ; progression difficile à cerner, du fait que le premier recueil, où s'exprime une profonde désolation, contient aussi l'expression fugitive de l'espoir et que les suivants, plus sereins, n'échappent pourtant pas à l'emprise des tourments. En réaction contre ceux qui voient, dans *les Îles de la nuit*, le chef-d'œuvre inégalé de Grandbois, Blais s'attache à montrer l'importance de *Rivages de l'homme*, « injustement délaissé au profit des autres recueils qu'il surpasse pourtant, il me semble, à plus d'un titre » (p. 149), et de *l'Étoile pourpre* qui marquerait un « progrès » par rapport au premier (p. VII).

Quoi qu'il en soit, Blais va à l'essentiel quand il dégage, des *Îles de la nuit*, les quatre thèmes fondamentaux que sont « la quête d'absolu, le destin de la communauté fraternelle, le rap-

pel du passé perdu (traversé de la figure idéale de la mère) » et « l'amour, heureux ou malheureux, de la Fiancée » (p. 125).

À l'étude de « l'organisation thématique » succède celle de la « dimension mythique » où, à travers la figure allusive d'Orphée déjà détectée par Pierre Emmanuel, se dessinent les linéaments de ce qu'on pourrait bien appeler, à la suite de Mauron, un « mythe personnel ». À cela manque, peut-être, une étude des motifs poétiques, qui aurait permis de repérer les divers registres de l'imagination matérielle, en particulier le registre cosmique auquel sont faites de trop rares allusions.

La réduction de l'image au thème apparaît clairement dans l'analyse détaillée du poème « Pris et protégé... », où l'auteur ne respecte pas toujours l'indécis de certains énoncés, tels que « Je suis seul et sel » — interprété comme un « accroissement de valeur » (p. 137), alors qu'il peut, tout aussi bien, signifier l'assimilation dysphorique au milieu ambiant.

Le danger de toute étude thématique — et je le sais pour n'avoir pas su y échapper moi-même — est d'aboutir à une vision trop dualiste de l'œuvre littéraire, qui consiste à y voir la pure alternance ou intrication de l'euphorique et du dysphorique. La tentation est d'autant plus grande que les œuvres littéraires québécoises sont généralement œuvres de discordance, de déchirement. Cependant, la logique littéraire ne saurait tenir tout entière dans cette dualité, et il n'est peut-être pas inutile alors de faire appel au modèle constitutionnel de Greimas, où l'opposition des contraires se complète de la projection des contradictoires. Ainsi, aux catégories de « resserrement » et de « dé-

tente» qui qualifient, selon Blais, le rythme essentiel des *Voyages de Marco Polo* (p. 93), pourraient s'ajouter celles de «non-resserrement» et de «non-détente», aptes à rendre compte d'énoncés moins contrastifs. Et ainsi de suite : espoir et désespoir projettent leurs contradictoires, non-espoir et non-désespoir. La critique littéraire a tout intérêt à explorer cette structure dyadique, certes, mais non-disjonctive qui définit, selon Kristeva, la pratique narrative, mais aussi, sans doute, la pratique poétique elle-même.

En conclusion, je ne puis que redire mon admiration devant un ouvrage si bien fait, parfaitement documenté, d'une grande honnêteté et d'une intelligence critique sans faille. *Présence d'Alain Grandbois* constitue un apport décisif pour la connaissance de la vie et de l'œuvre du grand disparu.

André BROCHU

Université de Montréal

□ □ □

Max DORSINVILLE, **Caliban Without Prospero**, Essay on Quebec and black literature, Erin Ontario, Press Porcupic, 1974, 225 p.

Dès la lecture du titre de l'ouvrage de Max Dorsinville, on ne peut qu'être d'accord avec la perspective qu'il adopte et qui nous change déjà d'un point de vue qui ne manque pas de répondeurs célèbres. On connaît *Une Tempête* d'Aimé Césaire. Dans cette pièce, le grand écrivain martiniquais reprend la fable shakespearienne de la lutte de Prospéro et de Caliban pour décrire les rapports entre les colonisateurs et les colonisés noirs, dans le monde d'aujourd'hui. Mais un psychiatre comme O. Manonni et un

poète et essayiste comme Roberto Retamar ont aussi montré que la parabole développée dans *La Tempête* de Shakespeare pouvait servir à l'analyse des rapports entre dominants et dominés.

En ne considérant que Caliban, au lieu du tandem Prospéro-Caliban, Max Dorsinville nous fait faire un pas de plus dans la compréhension des littératures respectives qu'il examine, même si cet examen se fait à partir d'un modèle qui leur est extérieur. À ce titre, le compliment que lui fait le préfacier peut paraître exagéré :

**« In many respects, his study of the evolution of the literature of French Canada is vastly superior to any of the existing literary histories, for he is able to consider this literature in a broad and illuminating perspective, moving far beyond the cataloguing of works and treads to an objective evaluation of motive forces. »**

Mais si l'on considère non pas l'une des deux littératures envisagées, la québécoise et la négro-américaine, mais le rapport entre les deux, cette comparaison, qui fait l'objet même du livre, semblera tout à fait justifiée.

Par une série d'analyses de détail fort précises et bien agencées, en un mouvement alternatif, sinon dialectique, Max Dorsinville s'est attaché à nous montrer les correspondances, les parallèles et, à l'occasion même, des influences entre ces deux littératures de l'Amérique du Nord : la québécoise et la négro-américaine. On doit reconnaître que cette étude est non seulement convaincante dans son propos, mais fort révélatrice d'un rapport entre ces deux littératures nord-américaines, dont on ne fait que commencer à percevoir les liens communs. Si l'on savait déjà, avec Pierre Vallières et les écrivains de